

# LA VIE MALGRE EUX

*“Le fascisme, cette haine des autres qui commence avec la haine d’une partie de soi-même, et plus largement le totalitarisme, consiste dans une purification de la complexité du réel. Il s’en prend au caractère conflictuel et irréconcilié de l’individu et du social. Il n’admet pas la tension de l’écart, qu’il vise à exterminer policièrement au profit d’une fiction de l’accord.”*

François Laplantine (Le social et le sensible)

Joseph Roth, écrivain et journaliste autrichien, confiait que son maître viennois Polgar lui avait appris à “polir le réel jusqu’à ce qu’il devienne insolite” Près d’un siècle plus tard, un projet comme “Gaza Sderot, la vie malgré tout” nous donne à voir une entreprise radicalement opposée. Le réel y est en quelque sorte dépoli jusqu’à être livré sous une forme indigente, dans sa trivialité fantasmée. A force de vouloir simplifier l’information pour un public rendu idiot, la seule chose dont les journalistes soient aujourd’hui capables de témoigner, c’est de leur incapacité à témoigner. La complexité du monde nous échappe la plupart du temps, parce qu’elle leur échappe en premier lieu. Dans le disneyland médiatique, la quotidienneté est devenue la valeur absolue. Le degré de vérité d’un reportage semble bien souvent indexé sur la banalité du geste qu’il met en scène ou l’insignifiance du propos qu’il rapporte. C’est quelconque, donc c’est vrai. Peu importe si ce quotidien n’est qu’une façade. L’essentiel est de montrer que tout est égal, que nous sommes tous à Gaza et à Sderot, que les murs n’existent pas, qu’il n’y a pas d’intérieur autre que ce salon presque aussi minable que le mien, où est interviewé un palestinien ou un juif presque aussi idiot que moi.

La lente intrusion de la fiction dans le réel

La maladie dont souffre le journalisme à l’ère du story telling, c’est la lente intrusion de la fiction dans le monde réel. Borges a parfaitement décrit ce phénomène dans une nouvelle intitulée “Tlön Uqbar Orbis Tertius”. Chez lui, cette intrusion est l’oeuvre d’une secte qui, à l’échelle de plusieurs générations, complotte contre la réalité. Elle est chez nous le résultat d’une déréalisation ultra rapide. Le temps est au coeur de notre maladie. Parce que nous n’avons plus le temps de prendre le temps, nous compactons le réel dans les formats que nous imposons à notre intelligence, sans jamais prendre conscience que c’est ainsi que nous la limitons. “Format” le journaliste n’a que ce mot en tête. Qu’il travaille au texte ou à l’image de ce qu’il observe, il sait que tout développement est à exclure, et d’ailleurs comment pourrait-il en être autrement puisque son temps d’observation est lui-même limité ?

Dans un monde où l'on ne prend plus le temps d'observer ce que l'on décrit, le réel est vécu comme une "hallucination consensuelle vécue quotidiennement en toute légalité" pour reprendre la définition que Gibson donne du cyberspace dans "Neuromancien".

Au fil des livres d'histoire que nous avons consommé en toute innocence dans notre jeunesse, la réalité a cédé sur plus d'un point à l'exigence d'une simplification abusive. Déjà dans les mémoires, un passé fictif occupe la place d'un autre, dont nous ne savons rien avec certitude, pas même qu'il est faux. Il nous fallait donc des lois mémorielles pour légiférer sur le passé, rendre honneur aux minorités de tous temps, sans toutefois remettre en cause l'écriture du vainqueur. Tout est désormais contestable dans le réel, sauf peut-être les utopies qui ne peuvent plus se ranger parmi les récits fantastiques, mais bien plus justement dans l'avant-garde du style documentaire. Le doute qui touchait la société décrite par Thomas More a maintenant contaminé la société de ses lecteurs. Cette société existe-t-elle ? peut-elle exister ? Les auteurs de récits fantastiques, pour accréditer leurs rêves, ont inventé le tiers, ce témoin fictif d'un monde qui disparaît. Le procédé, de Thomas More à Orson Welles a balayé nos dernières certitudes. Welles utilise la radio et le téléphone pour véhiculer son improbable récit. Il fait du reporter, avant tous les grands dictateurs de son temps, le pourvoyeur d'une fiction qui l'englobe. C'est là que le journaliste devient personnage, à défaut d'être devenu un citoyen. C'est là que s'édifie la frontière entre l'auteur du récit et ceux qui le subissent. La figure de l'auteur se confond soudain avec celle du pouvoir et l'on ressent sa disparition annoncée en tant qu'acteur culturel comme la dissimulation bien réelle de ses nouvelles ambitions. Etendue à l'échelle de la société, la fiction annexe les images pour soumettre les mémoires. Désormais, ce sont les films d'auteurs qui documenteront les grands faits historiques. La révolution russe sera scénarisée par Eisenstein et la guerre d'Irak par Georges Bush.

Chez Borges, a germé progressivement l'idée que la mémoire serait une supercherie. Il a énoncé dans ses écrits une thèse de Russell qui suppose que la planète vient d'être créée il y a quelques minutes, pourvue d'une humanité qui se souvient d'un passé illusoire. Avec "Gaza, Sderot, la vie malgré tout", Arte entreprend de scénariser le présent dans un dispositif qui ne laisse rien advenir. Une frontière est tracée qui coupe irrémédiablement l'écran de nos visions en deux parties égales. Le réel y est une affaire entendue d'avance, négociée, cadrée. La conclusion est déjà écrite. Alain Montesse n'a aucune difficulté à remplacer le mot "spectacle" par le mot "virtuel" en paraphrasant Guy Debord : "On ne peut opposer abstraitement le virtuel et l'activité sociale effective ; ce dédoublement est lui-même dédoublé. Chaque notion ainsi fixée n'a pour fond que son passage dans l'opposé : la réalité surgit dans

le virtuel et le virtuel est réel.” En l’espace de quelques années, le réel malmené est devenu - pour reprendre une expression de Borges - “une des virtualités du rêve”. Arte délire le réel en produisant ce type de programme. Elle produit de l’irréalité là-même où elle croyait renouveler le style documentaire.

### Abandon du plan de consistance

La prolifération des métaphores a abîmé le réel, qu’un abandon généralisé de la consistance ne nous permet plus d’appréhender dans sa complexité. La profondeur de ce qui consistait demandait un temps d’exploration que l’on nous refuse aujourd’hui. Le plan de consistance, dont nous parlait Deleuze, c’était le lieu de la pensée où étaient ignorées les différences de niveau, les ordres de grandeur et les distances. L’artificiel y égalait le naturel. Aucune distinction n’y était faite entre les contenus et les expressions. Mais quelque chose s’y tissait lentement qui parlait de notre désir de savoir. C’est à ce niveau là que se construisaient patiemment les investigations les plus singulières du réel. Les devenirs y prenaient leur envol. C’est à ce niveau là qu’on s’y composait un chemin de douleur dans la chair des concepts. Ce plan de consistance qui ignorait la substance et la forme nous laissait libre d’habiter le monde dans l’ignorance de sa surface. L’abandon du réel en tant que plan de consistance, c’est ce qui nous prive aujourd’hui de la possibilité même de réunir des hétérogènes, des disparates en tant que tels. Le flou se diffuse et nous n’avons plus rien à consolider, pas même un désir et nous ne voulons pas vivre dans un monde sans désir.

### La réalisation pour la réalisation

Sur les décombres de la consistance, la réalisation pour la réalisation à pris le relais de l’art pour l’art. Entre le potentiel et ce qui se réalise, Deleuze observait des rapports de ressemblance. Dans l’entreprise de scénarisation du réel, telle qu’elle existe dans “Gaza, sdérot” ou dans toute autre émission de télé-réalité, les potentialités sont des présupposés qui déterminent le choix du casting, le lieu et la durée de la captation, comme si l’acte de réalisation était avant tout un acte de sélection entre des possibles. La réalisation pour la réalisation entend traduire le fait qu’un possible passe à l’existence. Mais rien n’a vraiment d’existence à la surface de l’actualité. La fiction substituée au réel doit s’actualiser mais les formats dont elle est l’otage ne lui permettent aucun changement de nature, aucune création. La révélation de ce que le potentiel aura rendu possible ne nous apprendra rien que nous ne sachions déjà. Elle ne fera que renforcer notre nostalgie de ce qui advient quand la profondeur rencontre le regard.

## La pédagogie du désespoir

La seule vertu que l'on puisse reconnaître à la contestation généralisée du réel, c'est celle du désespoir. Mais le désespoir que nous vend Arte n'a rien de pédagogique. Il ne récompense aucune liberté, aucun courage. Bien au contraire, il signe un désengagement de l'homme, sa fuite en dehors des réalités. Dans la vie réelle, le désespoir détruit nos illusions tandis qu'il les renforce dans le rêve où nous fantasmons Gaza et Sderot. Cesser d'espérer, de dépendre de l'espoir, détruire les mythologies secrétées par la civilisation, c'est lutter contre cette tendance qu'ont les hommes de préférer la fiction à la réalité, c'est être libre de récuser tout récit et refuser de croire toute image.

## Revenir à la réalité

La religion de la réalité médiatique est nourrie par des principes d'exclusion, d'excommunication et de damnation. L'enfer y est conçu comme un au-delà sans information à l'intérieur du récit dominant et des réseaux qui l'alimentent. Revenir à la réalité, c'est se damner, contrevenir aux croyances majoritaires, aux superstitions mondialisées. L'esprit, en sa qualité d'arme de libération a toujours été à l'origine des damnations les plus retentissantes. Sans esprit, pas d'exploration possible, plus de terre inconnue. Le récit envahit la totalité de la vie, au profit d'un total auteur - un dieu qui bientôt se passera de la nécessité d'exister, puisqu'il aura trouvé dans la dévotion des idiots la raison même de sa spectaculaire absence. Il est temps de revenir à la réalité, cette réalité qui, en fait, n'est rien d'autre que le résultat transitoire de ce que nous faisons ensemble. Il est temps de revenir aux réalités de l'être qui se fondent et se définissent d'un discours de la conscience humaine. Il faut réactiver les appareils de la jouissance qui nous permettent d'appréhender le monde comme une aventure à vivre et non comme un décor à habiter. Cette vie sans intensité qu'on nous dessine, il faudra bien signifier un jour haut et fort que nous n'en voulons plus. Nous voulons redonner à la vie son territoire légitime parcouru d'intensités comme un corps peut l'être de frissons.

Sur l'autel de la réalité médiatique, la raison devient mythe. Déréalisé, le croyant ne peut plus collaborer à l'interprétation des formes qui l'entourent puisque la notion même d'interprétation est disqualifiée. Il s'éloigne de la connaissance qui permet au libre voyageur de changer la vie, de mesurer les variations de sa propre présence. Revenir à la réalité, c'est renouer avec la conscience de ce qui est, tout simplement.

La destruction du réel est une entreprise fasciste

Il n'y a pas de réel sans mouvement et ce mouvement s'exerce dans une temporalité qui ne peut être ni accélérée, ni ralentie, sans que notre humanité n'en soit bouleversée. Ce réel "étrange et inquiétant" (Freud), voire "inacceptable" (Lacan), les entreprises fascistes ont toujours voulu le récuser en le détruisant réellement. Il fallait pour cela travestir l'histoire et déshabiller l'avenir en dictant les formes du présent. La scénarisation du temps présent a cependant ses limites, car le réel n'est pas substance, mais événement et tout ne peut pas être écrit de ce qui est sur le point d'advenir. La méfiance des iconoclastes à l'égard des images et la tentation d'une dématérialisation progressive des activités humaines fait peut-être écho à un usage immodéré de formes grandiloquantes que se sont disputées propagande et publicité durant près d'un siècle. Pour Lacan, "Le réel ne saurait s'inscrire que d'une impasse de la formalisation." Si un tel jugement semble placer définitivement les journalistes et concepteurs de "Gaza Sderot" du côté des pourvoyeurs de fictions dirigeantes, c'est sans doute parce que la parole n'est pas libérée dans leurs vignettes. Les corps parlants y sont déshabillés de leurs mystères et donc de leur réalité. Sur le boulevard du formalisme absolu, la télé réalité à prétention documentaire ne nous apprend rien de plus que nous n'ayons l'intention d'ignorer. Si elle met en avant les qualités ergonomiques de son site web et la qualité de son design, c'est parce qu'en définitive elle n'est pas en affaires avec le réel. Il faudra bien pourtant réaliser que la fiction n'est pas une fatalité, que la parole peut être reprise par ceux qui l'ont perdue dans le chaos des espérances, car le réel est aujourd'hui, par excellence, le lieu d'une résistance annoncée.

Sergueï Wolkonsky, 2008